

Adieu, Dakota



AU DIABLE VAUVERT

Dan O'Brien

Adieu, Dakota

Récit traduit de l'anglais (États-Unis)
par LAURA DERAJINSKI



Du même auteur aux éditions Au diable vauvert

LES BISONS DU CŒUR-BRISÉ, récit, 2007

RITES D'AUTOMNE, récit, 2009

WILD IDEA, récit, 2015

HAUT DOMAINE, nouvelles, 2016

BISONS DES GRANDES PLAINES, récit, 2019

Titre original : FAREWELL DAKOTA

ISBN : 979-10-307-0658-1

© Dan O'Brien.

© Éditions Au diable vauvert, 2025, pour la traduction française

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

1

Depuis le boom pétrolier dans l'ouest du Dakota du Nord, il était devenu impossible d'acheter un billet d'avion en dernière minute entre Denver et Bismark, si bien que Jason Amdahl fit le trajet en voiture depuis Colorado Springs. Le docteur McQuarrie lui avait téléphoné en personne. « Il avait disparu, on en était convaincus », avait-il dit.

Quelle frayeur d'être interrompu au beau milieu du cours de littérature anglaise qu'il dispensait; et si la voix grave et posée du docteur lui était familière, elle n'en était pas moins terrifiante, elle aussi. « Il a disparu pendant quinze ans, avait-il continué. Ce sont des choses qui arrivent, bien sûr. Il est réapparu et il a métastasé. » Le docteur semblait penser à voix haute. Jason avait acquiescé sans lâcher le téléphone. Il avait laissé le docteur McQuarrie parler. « La douleur commence à empirer. Elle prend des doses importantes d'oxycodone. Elle a parfois le souffle court. Peu d'appétit. »

D'aussi loin que Jason se souvienne, McQuarrie lui avait toujours semblé vieux, et il était honoré en cet instant d'être traité comme une sorte de vénérable confrère. Mais Jason Amdahl n'avait pas grand-chose de vénérable. Il n'était qu'un simple professeur de lycée de vingt-huit ans, pas un docteur. Il n'était pas calé en matière de cancer et, au terme de la conversation, il n'était pas certain que le docteur McQuarrie le soit non plus. C'était comme bavarder avec un oncle bienveillant et leur échange se terminait par une conclusion évidente : Jason devait rentrer sur-le-champ.

C'était la première fois depuis des années qu'il entreprenait le voyage. Mais une fois dépassée la circulation dense de Denver et des autres agglomérations bondées du Front Range, tout lui redevint coutumier, il avait l'impression de naviguer en solitaire sur un vaste océan d'herbe ondoiyante. L'horizon s'élargit et, aux abords de Cheyenne, le trajet devint agréable, fascinant – c'était comme flotter dans l'immensité. Il sentait le vent secouer la voiture. Le paysage défilait, pareil à un film sur grand écran, et Jason fut ramené à ses années universitaires, quand il parcourait cette route pour Noël ou d'autres événements familiaux. À mesure qu'il avalait les kilomètres, pourtant, la pression s'intensifiait dans sa poitrine. La mort imminente de sa mère était un événement familial, bien que comparable à aucun autre. Sa gorge se serra et il eut le souffle coupé, comme s'il étouffait un sanglot. Il tapota le volant et fit glisser ses doigts jusqu'à la commande du clignotant qu'il tritura.

2

Une fois quittée l'ombre des Rocheuses, il ne lui restait que deux heures de route avant d'apercevoir enfin les Black Hills et Jason se sentait davantage chez lui. Le temps semblait s'être figé ici, il accéléra entre les pins noirs qui bordaient la route à sa gauche et les prairies qui s'étendaient à sa droite jusqu'à l'horizon. Enfant, il s'était rendu maintes fois dans les Black Hills avec sa mère, où ils avaient exploré l'histoire de ces montagnes sombres et mélancoliques. L'autoroute traversait le cœur de ces terres qui avaient jadis appartenu au peuple lakota. Si certains d'entre eux vivaient encore loin au sud des Black Hills jusqu'au nord de Millford City, ils avaient cependant été délogés, un siècle plus tôt. Rapid City était bâtie sur un de leurs anciens sites de campement estival. C'était désormais une grande ville entourée de bâtiments industriels et surplombée de demeures luxueuses sur les promontoires des collines

environnantes. Une immense base militaire occupait le nord de la ville.

Il s'engagea sur l'autoroute inter-États bordée de mobile-homes et de revendeurs de matériel agricole, et longea sur quarante kilomètres le flanc nord-est des Black Hills. Des panneaux indiquant les sites touristiques jalonnaient la voie, telles des sentinelles : les casinos de Deadwood, les musées locaux. Des affiches listant les artistes présents au rallye moto de Sturgis avaient été oubliées là depuis le mois d'août.

Sur le flanc nord des Black Hills, les routes étaient difficiles jusqu'à ce que la Highway 85 émerge de Bear Butte et file en ligne droite vers le Dakota du Nord. Puis il se retrouva à nouveau au milieu des prairies dégagées, traversant le comté de Powder River où Red Cloud, Sitting Bull et Crazy Horse avaient inscrit leur nom dans l'histoire. À une heure de route vers l'ouest, Custer était mort avec deux cent soixante-deux soldats, ainsi qu'un nombre indéterminé de guerriers lakotas, pawnees et cheyennes. La chaleur du soleil envahissait à présent l'habitable et Jason se remémora comment sa mère, historienne à sa manière, avait décrit la fournaise après la bataille, les cavaliers blessés recroquevillés dans des tranchées creusées en hâte, attendant l'ultime assaut de ces hommes à demi nus armés de haches. Il entendait presque sa mère chuchoter, lui raconter en détail la façon dont les soldats avaient tenté de se faufiler entre les lignes des Lakotas pour boire quelques gorgées d'eau dans la rivière de Little

Big Horn qui coulait vers le fleuve Missouri, puis le golfe du Mexique.

Au bout d'une heure encore, il longea la ville de Madora où Teddy Roosevelt avait compris le genre d'homme qu'il était réellement. Le nom donné à cette région du Dakota, les Badlands, avait toujours laissé Jason perplexe. Une partie était effectivement mauvaise, érodée et désertique, l'eau y était rare et les ranchs, épars. Mais aux yeux de Jason, cette terre offrait une abondante solitude, chaque méandre de cours d'eau, une occasion de flâner plus loin encore – ce qu'il avait souvent fait, dans ses après-midi d'adolescence. Parfois, sur un coup de tête, il longeait des ruisseaux éphémères, semblables à ceux qui serpentaient au loin en cet instant, en quête d'un coin idéal où s'asseoir, où ses fesses et son dos épouseraient parfaitement le terrain. Quand il traversa la Knife River en direction de la Little Missouri River, il se prit à rêver d'un pareil endroit, où pouvoir s'allonger et se tortiller dans la terre comme un insecte endémique de ces terres qui portaient si mal leur nom.

3

Avec ses amis du lycée, ils se rendaient dans les Badlands, se garaient sur les promontoires érodés pour boire de la bière et faire la fête jusqu'à ce que les couleurs surprenantes du soleil explosent, loin à l'ouest. Quelques ados se saoulaient mais Jason, jamais. Il était souvent désigné capitaine de soirée et on pouvait compter sur lui pour ramener tout le monde sans encombre à la maison. Il avait fait cent fois le trajet entre l'unité nord du parc national Teddy Roosevelt et Millford City avec son précieux chargement d'adolescents, au cœur des nuits les plus noires. La plupart du temps, ils ne croisaient pas la moindre voiture. Il n'y avait jamais eu de pépin. Pas même un sentiment de danger.

Malgré son isolement et les rigueurs de la vie rurale, le Dakota du Nord avait toujours été une contrée d'optimisme. Tous s'accordaient pour convenir que le bétail robuste d'Europe du Nord pouvait

survivre à n'importe quelle épreuve. Blizzard, sécheresse, mauvais cours du marché, banquiers cupides de la côte est. Qu'ils y viennent. Du temps de son enfance, l'état d'esprit pionnier était encore puissant et vivace. Le populisme, accompagné d'un profond respect pour l'instruction, était croyance commune. Millford était peut-être une commune pauvre selon de nombreux critères mais, en plus de l'intelligence intuitive de ses habitants et de leur force, la ville et ses environs dissimulaient un secret. Un atout en réserve que le reste de la planète allait bientôt découvrir.

Depuis son plus jeune âge, Jason avait ressenti l'assurance stoïque des adultes de son entourage. Si d'autres étaient loin devant en termes de possessions matérielles, Millford allait rattraper le monde entier car la ville était bâtie sur un gisement pétrolier qui rivaliserait et surpasserait parfois même ceux du Texas, de l'Oklahoma, de la Libye et de l'Arabie saoudite. Les habitants ne deviendraient pas tous des magnats du pétrole mais l'on connaîtrait une certaine prospérité, parfois l'opulence, il y aurait des emplois bien payés pour tous. Dans la jeunesse de Jason, le secret de Millford rendait tous les adultes optimistes et globalement joyeux. Ils ne le verraient peut-être pas de leur vivant mais, à n'en pas douter, leur descendance hériterait la terre. Plus d'une fois, il avait entendu la pasteure Irene Floyd s'exprimer depuis sa chaire à l'église luthérienne, comparant Millford au calvaire de l'être humain ici-bas, et l'imminence du boom pétrolier à leur récompense

méritée. Ils priaient pour que de nouvelles technologies leur parviennent, qu'elles permettent d'extraire le pétrole à moindre coût, et certains priaient sans doute pour qu'un désastre quelconque fasse grimper le prix du baril au point que même les technologies obsolètes restent opérationnelles.

Le changement s'était opéré d'abord lentement. Mais lorsque Jason était entré au lycée, la fracturation hydraulique et le forage directionnel avaient déjà fait leur entrée en scène. Le comté de Lignite avait enfin connu cet essor tant attendu, et l'argent avait afflué presque aussi vite que le pétrole se déversait.

Pendant son année de terminale, les promesses du boom étaient si alléchantes que Jason hésita à quitter l'école. Son meilleur ami, Bobby, le fils du docteur McQuarrie, avait un an de plus que lui et travaillait déjà. En quelques mois et sans aucune formation, il gagnait plus d'argent que n'en avaient jamais gagné les locaux avec leurs fermes et leurs ranchs. Dans un premier temps, c'était comme si l'abondance était enfin arrivée. On réparait les maisons, ses camarades de classe s'achetaient des voitures neuves. Mais depuis, on avait appris à connaître le revers de la médaille. À une époque, le trajet entre Millford et Belfield – où débutait le champ pétrolifère – prenait une heure et demie. Il en fallait désormais presque quatre, sur une route aussi bondée que l'autoroute reliant Colorado Springs à Fort Collins. La Highway 85, une deux-voies autrefois correcte, était maintenant grêlée de nids-de-poule et surchargée de semi-remorques

transbahutant des tuyaux d'acier, des derricks aux soudures complexes et de gigantesques citernes de stockage couleur gris argenté. Dans la circulation encombrée, Jason eut le temps de penser à sa mère.

Il n'avait que dix ans quand on avait diagnostiqué le cancer de sa mère. Il leur avait fallu une semaine entière après son retour de l'hôpital de Bismarck pour pouvoir évoquer à voix haute ce que leur avaient expliqué les spécialistes. Elle avait déjà fait un mois de chimiothérapie avant que quiconque n'ose s'interroger sur l'avenir. Elizabeth, la sœur aînée de Jason, avait été la première à mettre le sujet sur la table, au moment du dîner. À dix-sept ans, elle s'apprêtait à entrer en terminale et deviendrait mère à son tour deux ans plus tard. Avec leur mère malade dans sa chambre à l'étage, Elizabeth avait naturellement pris en charge les tâches ménagères, la cuisine et la gestion de la maisonnée. Ils vivaient dans la vieille ferme qui avait appartenu aux grands-parents de Jason. La cuisine ordonnée était à peine assez grande pour contenir une table en bois ronde et six chaises coordonnées. La peinture blanche laquée donnait aux placards un air plus éternel qu'ils ne l'étaient en réalité. Ce soir-là, Elizabeth avait posé les pommes de terre bouillies et fumantes sur la table avant de s'asseoir. « Alors, qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? » avait-elle demandé.

Jason se souvenait comment Darrell Amdahl, digne, grisonnant mais toujours grand et puissant, avait regardé sa fille et répondu : « C'est pas le moment, Lizzy. » Il avait fait un geste pour tapoter le

bras blanc et lisse de sa fille mais s'était ravisé, reposant ses grandes mains calleuses au bord de la table, où il les avait croisées avec application. Il avait incliné la tête pour leur habituel bénédicité silencieux.

Plus tard ce soir-là, Darrell était entré dans le salon sombre et s'était assis avec ses deux adolescents. « Inutile de vous dire que votre maman est très malade. » Installés dans le vieux canapé vert, Elizabeth et Jason faisaient leurs devoirs sous la lumière crue des lampes. Ils avaient levé les yeux de leurs livres et acquiescé. Le silence créait une pression contre les tympons de Jason. « C'est à cause du cancer, avait enfin admis Darrell. Les docteurs n'y sont pas allés par quatre chemins. » Incapable de soutenir le regard de ses enfants, il avait baissé les yeux vers ses mains qu'il tordait nerveusement.

Venant à sa rescousse, Elizabeth avait pris la parole. « Et la chimio, papa ? »

Il avait acquiescé doucement et haussé les épaules avant de répondre. « C'est rien que des médicaments. Ils disent que ça va être compliqué. »

La conversation perturbait Jason qui s'agitait dans le canapé. Mais il avait écouté d'une oreille attentive, observant le visage de son père et de sa sœur. « Il y a des lésions, avait dit Darrell. Il faut le temps que ça guérisse. »

Elizabeth avait repoussé la couverture de silence qui les enveloppait. « Le cancer a disparu ? »

Ils avaient regardé Darrell en quête d'une réponse et Jason avait alors remarqué un détail qui lui avait

échappé jusque-là. Son père était soudain devenu très vieux. Il l'avait vu soulever un baril d'essence à moitié plein avant de le hisser sur le plateau du pick-up. Ce geste semblait désormais inconcevable. Jason l'avait vu rire aux larmes. Il l'avait vu exploser de rage. Mais il n'avait encore jamais vu sa mâchoire inférieure trembler ainsi. Bien que fasciné par cette manifestation, Jason s'était obligé à détourner le regard. Darrell avait pris une profonde inspiration avant de poursuivre. Son teint avait viré au gris.

« On ne sait pas », avait-il dit. Le ton de sa voix avait contraint Jason à reporter son attention sur son père, assis les yeux fermés, puis sur Elizabeth qui s'était relevée brusquement et s'était approchée de lui. Darrell avait laissé sa fille enlacer sa large tête puissante et l'attirer contre elle. Mon Dieu, avait songé Jason, sa joue lui touche le sein. Il en était gêné et effrayé. Il n'était pas certain de comprendre ce qui se passait mais il sentait que son monde avait basculé.

Après l'appel du docteur McQuarrie, Jason décida aussitôt de mettre sa vie entre parenthèses pour aller retrouver sa mère. Il y avait peu de choses à organiser. Il se rendit droit au bureau de la proviseure et lui expliqua la situation. Elle lui répondit de faire au mieux et de ne s'inquiéter de rien. Elle trouverait un remplaçant pour assurer ses cours. Il ne restait plus que trois semaines avant la fin de l'année scolaire. De retour à son appartement, il téléphona à Chris pour être certain que quelqu'un vienne nourrir ses chats et jouer avec eux. Au son de sa voix, les chats s'approchèrent et Boo sauta sur ses genoux. Alice s'étira par terre, lui frôlant le pied. Après avoir raccroché, il resta assis dans le fauteuil tandis que la lumière faiblissait dehors. Les étoiles se mirent à briller et, l'espace d'un instant, avant que les lumières de la ville n'apparaissent, il entra perçut la nuit comme il l'avait connue dans son enfance à Millford.

Au fil du trajet en voiture, Boo et Alice allaient et venaient aux confins de sa conscience, à mesure que les ranchs défilaient. Chris accorderait aux chats toute l'attention nécessaire mais Jason s'inquiétait pourtant. À Millford, les chats n'étaient que des chasseurs de souris, protecteurs des réserves de grains, sphinx minuscules veillant sur chaque grange et chaque cour. Ils n'étaient pas chargés d'offrir du réconfort à leurs maîtres. Avant d'intégrer l'université, Jason n'avait jamais vu de chat à l'intérieur d'une maison, mais Chris lui avait fait découvrir de nouvelles possibilités, et voilà que ses chats lui manquaient à présent comme s'ils étaient des êtres humains.

La nuit était presque tombée quand Jason arriva aux abords de sa ville natale. Dans son souvenir, cette dernière ligne droite était toujours sombre et tranquille. À présent, des néons verts, jaunes et rouges clignotaient de tous côtés. De nouveaux projecteurs inondaient de lumière blanche les granges et les stations essence flambant neuves, les spots des puits de pétrole en forme de sapin de Noël éclairaient des endroits qui avaient été jusque-là des zones d'obscurité totale. Les phares des camions d'entreprises pétrolières serpentaient sur des routes gravillonneuses qui n'existaient pas dans sa jeunesse. D'énormes langues de feu jaillissaient vers le ciel, nourries par le gaz naturel qui s'échappait en même temps que le pétrole. Elles lui évoquaient les tableaux médiévaux que lui avait montrés sa mère à l'Institut d'Art de Chicago. Une représentation de l'enfer par Bosch.

La ville, elle aussi, était éclairée comme Jason ne l'avait jamais vue. Quelques années à peine s'étaient écoulées mais un nouveau feu de signalisation était suspendu à des câbles sur le premier carrefour en périphérie de la ville, tandis que des stations essence aux quatre coins servaient une file ininterrompue de pick-up attendant de faire le plein. Des hommes rustres en veste et salopette Carhartt émergeaient des supérettes, les bras chargés de sachets de junk food, de grandes bouteilles de Mountain Dew, de gobelets de café en polystyrène, de packs de bières. Deux barbus étaient accoudés au capot d'un pick-up. Ils parlaient avec les mains et souriaient. À l'arrière du véhicule étaient rangés un poste à souder et un rack de stockage contenant des tuyaux de trois mètres de long et gros comme un bras humain. À côté de la plaque d'immatriculation de l'Oklahoma, un autocollant usé sur le pare-chocs clamait « Zéro re-nég(r)o en 2012. »

Des projecteurs illuminaient les murs blancs du tribunal du comté de Lignite. Son ancien lycée se trouvait dans le quartier voisin et il lui fallut un moment pour comprendre qu'une extension avait été construite à l'arrière, fruit du butin glané grâce aux revenus du pétrole. Le parking s'étendait sur ce qui avait été auparavant un simple terrain de sport. Jason sourit en repensant à son année de seconde, quand il avait participé aux sélections pour l'équipe de foot américain. À l'époque, ils étaient à peine assez nombreux pour constituer une équipe

complète et le coach Hemminger l'avait convaincu de s'inscrire. Presque malgré lui, il se gara à côté du nouveau terrain de foot. Deux enfants tentaient de se faire des passes dans la pénombre. Leurs efforts n'étaient pas très concluants – le ballon rebondissait et disparaissait dans les profondeurs de l'obscurité mais les gamins s'amusaient et Jason songea combien il aimait jouer avec Tyler Miesner.

À Millford City, Tyler était connu de tous car il avait été sélectionné au poste de quarterback dans l'équipe d'État. Il avait sept ans de plus que Jason mais il avait toujours été gentil avec lui et c'était fantastique d'être vu en sa compagnie. Il blaguait et riait sans arrêt. Quand Tyler lui envoyait le ballon, il le lançait doucement et si Jason le laissait tomber, Tyler courait vers lui à petites foulées et lui montrait comment il aurait dû positionner ses mains. Sauf que Jason n'avait rien d'un joueur de foot américain. Il n'avait tenu qu'une année. En première, le coach Hemminger était parti travailler pour une compagnie pétrolière et Jason était devenu la mascotte de l'école. Il se déguisait en lynx et effectuait quelques acrobaties rudimentaires. Les spectateurs l'adoraient et il se délectait de les voir crier en rythme quand il levait les poings en l'air. Il faisait la roue en même temps que les cheerleaders. Il marchait sur les mains et, en fin de saison, il arrivait à effectuer un salto s'il prenait correctement son élan. À présent, Tyler et Elizabeth étaient mariés depuis plus de seize ans. Ils avaient récemment construit une maison sur le ranch

des Amdahl que Jason n'avait jamais vue, et leur fille, Megan, était en première dans le lycée rénové.

Jason reprit la route avec l'intention d'éviter l'entreprise de pompes funèbres Schimmel située dans Gage Street, mais les rues avaient changé et une sorte de magnétisme émanait de la maison funéraire qui attira la Chevy Cavalier dans son orbite. L'estomac de Jason se serra. Il dut fermer un instant les yeux lorsqu'il passa devant l'enseigne modeste et il se demanda si l'entreprise appartenait encore aux Schimmel. La vieille maison funéraire avait été transformée en un complexe plus grand mais il reconnut le bâtiment d'origine, désormais flanqué de plusieurs extensions. Il avait bien connu la maison car la famille Schimmel vivait à l'arrière. Il avait invité leur fille, Doska, au bal de promo de terminale. Il avait envie d'accélérer mais la voiture se mit à rouler avec une lenteur d'escargot. Il gardait les yeux rivés droit devant et revoyait sa mère tenter d'inciter subtilement Doska à lui révéler ses projets pour l'université. Jason n'avait jamais su si sa mère avait deviné qu'ils comptaient quitter Millford ensemble.

Doska était menue, avec des cheveux noir bleuté et des yeux sombres. La jeune femme enjouée au teint mat et la mère de Jason, brune et râblée, formaient un duo que l'on prenait parfois à tort pour une mère et sa fille. Doska était pétillante et, en dépit de son âge, ses manières calmes et réfléchies témoignaient d'une certaine sagesse. Son calme et sa bienveillance présageaient d'un potentiel énorme et d'un avenir

couronné de succès. Sa mère et Doska s'étaient appréciées dès le début et parlaient de Jason à voix basse, d'un ton conspirateur. Il se rendait compte avec le recul qu'elles étaient toutes deux des femmes puissantes. « Méfiez-vous de l'eau qui dort », déclarait sa mère au sujet de Doska. Et Doska avait dit un jour à Jason que sa mère était « fiable et inébranlable ». Jason les percevait comme des veilleuses attentives. Doska était invariablement disposée à discuter avec la mère de Jason, et cette dernière était capable de rester éveillée tard pour écouter. Et elle se réveillait toujours tôt. À y repenser, Jason ne se souvenait pas de les avoir jamais vues dormir, ni l'une ni l'autre.